

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 57 (1919)  
**Heft:** 32

**Artikel:** Un patient  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-214891>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 07.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Jules a perçu l'appel. Se tournant vers l'entrée Et se penchant un peu, pour essayer d'y voir : — « Qui est-ce ?... Que veux-tu ? » dit-il. Et, altérée, Du dehors, la voix geint : « Jules.... appelle-moi [voir!] »

L. Bc.

La livraison d'août 1919 de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* contient les articles suivants :

P. Maillefer. La grève générale et l'amnistie au Conseil national. — Henry de Varigny. Les symbiotes, chimistes de la vie. — Vahiné Papaa. L'île au charme ensorcelleur. (*Seconde partie.*) — Marc Peter. Genève et les combats pour la Savoie. (*Seconde et dernière partie.*) — Paul Sirven. Le second voyage de M. Micromégas. (*Septième partie.*) — Dr Latt. Le cardinal Mathieu Schinner et ses relations avec l'Angleterre. (*Seconde et dernière partie.*) — Giuseppe Zoppi. L'œuvre littéraire de Francesco Chiesa. (*Seconde et dernière partie.*) — Henry Prior. Une lettre inédite du général Amédée de la Harpe. — Mahmoud Afschar. Le problème persan et la paix. — Chroniques allemande. (A. Guilland.) ; de Roumanie. (G. D.) ; scientifique. (Henry de Varigny) ; suisse romande. (Maurice Millioud.) ; politique. (Ed. Rossier.)

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

**Un remède simple.** — Avez-vous parfois cédé au facile entraînement de boire un peu plus que de raison ? Cela peut arriver. Pour remédier aux conséquences bien connues de cette faiblesse, d'aucuns prennent une ou deux tasses de café noir, sans sucre ; d'autres ont plus de foi dans l'efficacité de la camomille ; d'autres encore vont tout bonnement se mettre au lit, en attendant que « ça passe ».

Un brave homme, qui n'est pourtant pas un pratiquant en ce domaine, disait l'autre jour :

« Moi, quand, par hasard, il m'arrive d'avoir bu un verre de trop, je rentre à la maison, je me lave des pieds à la tête et je change complètement de vêtements. Cette opération me dégrise tout à fait. Je suis un autre homme » — V.

#### SON VILLAGE

**J**e suis né en ville. — Mais comme il n'est pas de citadin qui n'ait immortellement gravé dans sa mémoire le souvenir d'un village dont le charme a troublé le poète qui sommeille en nous, j'ai, moi aussi, mon village préféré entre tous les villages ; et comme il est simplement humain d'avoir — des lieux où l'on a souhaité, ne fusse qu'une fois, vivre et mourir — une vision éperdument belle, je le vois, mon village adoptif, avec les yeux à facettes de mon imagination.

Bien mieux que la gent paysanne qui peuple ses chaumières, j'en ai savouré toute la beauté, tant il est véridique qu'on ne jouit pleinement que des choses dont on a longtemps envie la possession.

Ne m'y suis-je pas rendu, un jour, avec tout l'angoissant fardeau de mes soucis quotidiens accumulés, et n'ai-je pas, — après une lumineuse journée, passée à l'ombre de ses vergers, — constaté que tout avait disparu de ce qui me tracassait tant, pour ne laisser plus dans mon esprit, soudainement apaisé, que la poésie enchantée de ses paysages fascinantes.

— C'est mon village encore, parce que tout m'y ramène invariablement, jusqu'au rêve incessamment en vogue qui m'absorbe le long de mes vagabondages crépusculaires.

— Il est haut perché. Pour y atteindre, il faut suivre longtemps, à travers prés, la grand-route qui monte, et ce n'est qu'arrivé au sommet d'une pittoresque colline qu'il apparaît tout entier à mes yeux éblouis.

Ramassé autour de son église étincelante — qui comme l'humble violette se dissimule sous la feuillée dans un pieux recueillement — il élance au ciel, comme la fervente prière d'un petit village agenouillé dans la prairie, la flèche pointue de son clocher dont le coq d'or reflète triomphalement au loin les rayons du

soleil : il est, à cause des grands bois sourds qui sont en ronds autour de lui, protégé des rafales, et s'est assis là, comme au hasard de la route, à mi-chemin de la montagne, parce que la place était inoccupée et propice à son repos.

Mais, peut-être, doit-il moins à la merveilleuse situation qu'il occupe qu'à la manière dont me fut révélée son existence.

Voici ! Un jour, tel un indiscret amoureux, qui ne cherche qu'un motif pour satisfaire son insatiable curiosité, j'eus le secret bonheur de feuilleter le journal intime d'une jeune fille qui ne sut pas résister à l'attrait qu'exerce la grand-ville sur l'imagination fébrile des jeunes provinciales. J'y fus entr'autres ceci :

Lausanne, le 30 avril 19...

... J'ai consacré toute ma soirée à parcourir du regard la chambre aux souvenirs. J'y goûte un plaisir infini. Là, seulement, je retrouve l'apaisement qui m'est nécessaire pour continuer ma course le long de la grand-route de la vie. Mon village y est tout entier représenté, car cette chambre sacrée est une exposition intime où sont exposées des milliers d'aquarelles et de cartes postales. Chacune me rappelle un paysage cher à ce petit village natal que j'ai si lâchement abandonné, pour les splendeurs trompeuses des villes tentaculaires.

Lausanne, le 15 juin 19...

Reverrai-je jamais mon village ? Pour la première fois je n'ai pas assisté à son réveil printanier. Comme il doit être fier au sein de ses bois reverdis et comme ses roses doivent être belles. Se souvient-il seulement de moi, moi qui me souviens tant de lui.

Longirod, le 20 juin 19...

Je désespérai de n'y jamais retourner, et j'y suis allée pourtant, cédant à un irrésistible besoin de revoir mon petit village ensoleillé. J'ai pleuré en écoutant chanter, le soir au crépuscule, d'anciennes amies. Que mon village est beau et que ses roses sont belles. Jamais je n'ai apprécié sa solitude autant que ces jours bénis.

Lausanne, le 25 juin 19...

De retour ! Déjà. J'ai la nostalgie. Comme c'est monotone, la ville. Il me semble avoir rêvé ! Y suis-je bien allée ? Mais oui, voilà encore de ses roses ; elles se fanent d'ennui. Oh ! quand y retournerai-je ?

C'est après avoir lu ces lignes qu'il me prit l'envie de connaître, moi aussi, ce petit village merveilleux, dont je venais d'avoir une vision si poétique.

Et depuis, tout comme cette jeune désenchantée, j'en ai emporté d'immortels souvenirs.

R. Ms.

**Espoir déçu.** — James Gordon-Bennett, ex-dérecteur du *New-York Herald*, possédait un rédacteur dont l'opulente chevelure causait son désespoir. Un jour, il le mande par devant lui :

— Pourquoi gardez-vous une perruque aussi fournie.

— Parce que je me trouve bien avec, répondit, non sans sécheresse, l'interpellé.

Le soir même, il était expédié à Copenhague, en mission. Il en revint plus absalonien que jamais. On le renvoya en Russie, puis dans le Far-West... Son retour fut annoncé à M. Gordon-Bennett.

— A-t-il toujours ses cheveux ? demanda celui-ci.

— Toujours et extrêmement longs. Où faut-il le réexpédier ?

— Laissez-le tranquille, conclut M. Bennett. Les Indiens étaient mon dernier espoir et ils non pas voulu le scalper !

**Accompagnement.** — Un pauvre hère gagne sa vie en jouant de l'accordéon dans les fêtes.

L'autre jour, à \*\*\*, il jouait un des plus beaux airs de son répertoire, lorsque un agent de police l'interpella.

— Avez-vous une permission pour jouer ?  
— Non.  
— Alors, accompagnez-moi.  
— Avec plaisir. Quel morceau voulez-vous chanter ?

#### LA RESEGNA

(*Tsanson su l'ai qu'on lâi balliera*)

**O** x iâdzo à Remani  
Tsi Djan-Pierro Delacrausaz,  
Davi l'è z'alâ velli.

Lâi avâi onna grachauza,  
S'etan vu à l'abbâi.  
Le valet l'a bin guegnâ  
La fellie l'a bin guegni  
Ein velliein la resegna.

L'étan tota la maison  
Lé vesenè, lé vesin;  
L'an de dâi bet dê tsanson,  
L'an bu dou verro dê vin.  
Et peindein tot stu trafi,  
Lo David l'a bin guegnâ,  
Et la fellie l'a guegni  
Ein velliein la resegna.

Lo valet l'etâi galé  
Et la fellie etâi dzoulietta;  
L'an veilli tant qu'à miné  
A l'iento dê la marmita.  
L'an parla dâi bon parti,  
Lo valet l'a tzecagnâ,  
La fellie l'a tzecagni  
Ein velliein la resegna.

Lâi a z'u prau dê dzalau  
Que lè z'an bin délavâ;  
Ie fasan dâi gê dâlau,  
Mâ ma fâi ! l'irè trau tâ  
La Marienne et lo Davi  
Au tzautein sè san maria  
Câ s'etan bin prau guegnî  
Ein velliein la resegna.

L. FAVRAT.

#### UN HOMME CHARMANT

Mon cher *Conteur*

Tu as, samedi dernier, reproduit un passage d'une lettre adressée par le compositeur italien Boito à son ami Camille Bellaigue. Boito, dans cette missive, exprimait, avec autant d'espace que de cœur, son avis sur le tutoiement.

A ce propos, il m'est revenu à la mémoire un petit article des *Annales*, si je ne fais erreur, reproduisant entre autres une lettre datée 1868, dans laquelle Louis Veuillot, le grand légitimiste français, présentait en ces termes, sœur, Charles Gounod.

Voici cette lettre, que j'avais coupée :

« Gounod est charmant. Il s'en donne et donne. Il sait cent histoires drôles. Il est l'acteur ; il possède par cœur Mozart, Beethoven et bien d'autres ; il est plein d'idées grandes qu'il produit avec un grand bonheur d'expression. Toutes sortes de contes, toutes sortes charmantes cabrioles de bon sens. Au piano, est admirable... Il compte te faire visites mardi ne t'étonne pas si tu étais embrassée. Il embrasse comme l'évêque de Tulle, et tout passe. A l'embarcadère, tout à l'heure, il a embrassé le père, la mère, les enfants, l'institutrice, l'amie ; il allait passer au chef de gare lorsque le train est parti. »

C'est le même journal, je crois, qui rappelle un jour ce mot de l'auteur de *Faust* :

Vers les derniers temps de sa vie, Gounod disait volontiers :

« Quand j'arriverai au paradis, si j'y arrive, je saluerai d'abord le Seigneur. Après ? Eh bien après, je courrai partout en criant : « Mozart où est donc Mozart ? » Et, une fois que je l'aurai trouvé, que de bonnes causeries ! »

*Un vieil ami.*

**Un patient.** — L'autre soir, sur la terrasse d'un de nos grands cafés lausannois, M. X. s'approche de M. Z. et lui applique une maîtresse giffle.

— Monsieur, s'écrie Z..., vous m'en rendrez raison !

— Laissez-moi tranquille ; c'est la vingtième gifle que je vous donne et vous n'avez jamais rien dit.

— C'est possible ; mais du moment que vous en prenez l'habitude, je ne peux plus supporter ça... — A. C.

### ADEISIVO

(Vieille romance fribourgeoise).

A DEISIVO, piti voladzo,  
Ne vo reveirri djamé !  
I m'in vé chu clhau montagné.  
Vo restadé en paï ba  
Mousad'adi quotiè iadzo  
Que vo m'avâ chu tzermâ.

Adeisivo, pitita mia,  
Ne vo reveirri djamé.  
Mousad'adi quotiè iadzo  
Que vo m'ai caujâ la moa.  
Mâ la moa que me caujadé,  
Bettr'è fin à ti mé mau.

Adieu, petit volage, — je ne vous reverrai jamais. — Je m'en vais sur ces montagnes. — Vous demeurez au bas pays. — Pensez encore de temps à autre — que vous avez su me charmer.

Adieu, petite amie, — je ne vous reverrai jamais. — Pensez encore de temps à autre — que vous m'avez donné la mort. — Mais la mort que vous m'avez donnée — mettra fin à tous mes maux.

**Bonne à tout faire.** — Une jeune bonne, très avancée, se présente chez Mme X. :

— Madame a besoin d'une bonne ?

— Oui. Faites-vous bien la cuisine et connaissez-vous le service de femme de chambre ?

— Oui, madame. Combien de gages donne madame ?

— Six cents francs.

— Cela me convient. A quelle heure se lèveront ?

— A sept heures, en hiver, à six, en été.

— Ma chambre est-elle sous les toits ?

— Non, la chambre est très confortable.

— Y-a-t-il un tapis à mon lit ?

— Oui, ma fille.

— C'est un homme qui frotte les parquets ?

— Oui.

— Ai-je mon café au lait tous les matins ?

— Cela va de soi.

— Madame accorde un jour de sortie par semaine ?

— Parfaitement.

— Ai-je une aide pour la grosse besogne ?

— Comment donc !

— Et bien, quand entrerai-je chez madame ?

— Demain, si vous voulez ?

— A demain donc, madame.

La bonne s'en va. Mme X. la rappelle :

— Dites-donc, ma fille, jouez-vous du piano ?

— Non, madame.

— En ce cas, vous ne faites pas mon affaire.

A. C.

19 Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

## LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

PAR

HONORÉ DE BALZAC

Augustine soupira. Elles parvinrent à une somptueuse galerie où la femme du peintre fut amenée par la duchesse devant le portrait que Théodore avait fait de mademoiselle Guillaume. A cet aspect, Augustine jeta un cri.

— Je savais bien qu'il n'était plus chez moi, dit-elle, mais... ici !

— Ma chère, je ne l'ai exigé que pour voir jusqu'à quel degré de bêtise un homme de génie peut atteindre. Tôt ou tard, il vous aurait été rendu par moi ; mais je ne m'attendais pas au plaisir de voir

ici l'original devant la copie. Pendant que nous allons achever notre conversation, je le ferai porter dans votre voiture. Si, armée de ce talisman, vous n'êtes pas maîtresse de votre mari pendant cent ans, vous n'êtes pas une femme, et vous mériterez votre sort.

Augustine baissa la main de la duchesse, qui la pressa sur son cœur et l'embrassa avec une tendresse d'autant plus vive qu'elle devait être oubliée le lendemain. Cette scène aurait peut-être à jamais ruiné la candeur et la pureté d'une femme moins vertueuse qu'Augustine, à qui les secrets révélés par la duchesse pouvaient être également salutaires et funestes. La politique astucieuse des hautes sphères sociales ne convenait pas plus à Augustine que l'étroite raison de Joseph Lebas, ou que la naïveté morale de madame Guillaume. Etrange effet des fausses positions où nous jettons les moidres contresens commis dans la vie ! Augustine ressemblait alors à un pâtre des Alpes surpris par une avalanche : s'il hésite, ou s'il veut écouter les cris de ses compagnons, le plus souvent il périra. Dans ces grandes crises, le cœur se brise ou se brûle.

Madame de Sommervieux revint chez elle en proie à une agitation qu'il serait difficile de décrire. Sa conversation avec la duchesse de Cariglano éveillait une foule d'idées contradictoires dans son esprit. Elle était comme les moutons de la fable, pleine de courage en l'absence du loup. Elle se haranguait elle-même et se traçait d'admirables points de conduite ; elle concevait mille stratégies de coquetterie ; elle parlait même à son mari, retrouvant, loin de lui, toutes les ressources de cette éloquence vraie qui n'abandonne jamais les femmes ; puis, en songeant au regard fixe et clair de Théodore, elle tremblait déjà. Quand elle demanda si monsieur était chez lui, la voix lui manqua. En apprenant qu'il ne reviendrait pas dîner, elle éprouva un mouvement de joie inexplicable. Semblable au criminel qui se pourvoit en cassation contre son arrêt de mort, un délit, quelque court qu'il pût être, lui semblait une vie entière.

Elle plaça le portrait dans sa chambre, et attendit son mari en se livrant à toutes les angoisses de l'espérance. Elle pressentait trop bien que cette tentative allait décider de tout son avenir, pour ne pas frissonner à toute espèce de bruit, même au murmure de sa pendule qui semblait appesantir ses terreurs en les lui mesurant. Elle tâcha de tromper le temps par mille artifices. Elle eut l'idée de faire une toilette qui la rendit semblable en tout point au portrait. Puis, connaissant le caractère inquiet de son mari, elle fit éclairer son appartement d'une manière inusitée, certaine qu'en rentrant la curiosité l'amènerait chez elle. Minuit sonna, quand, au cri du jockey, la porte de l'hôtel s'ouvrit. La voiture du peintre roula sur le pavé de la cour silencieuse.

— Que signifie cette illumination ? demanda Théodore d'une voix joyeuse en entrant dans la chambre de sa femme.

Augustine saisit avec adresse un moment si favorable, elle s'élança au cou de son mari et lui montra le portrait. L'artiste resta immobile comme un rocher. Ses yeux se dirigèrent alternativement sur Augustine et sur la toilette accusatrice. La timide épouse, demi-morte, épiait le front changeant, le front terrible de son mari. Elle en vit par degrés les rides expressives s'amorcer comme des nuages ; puis, elle crut sentir son sang se figer dans ses veines, quand, par un regard flamboyant et d'une voix profondément sourde, elle fut interrogée.

— Où avez-vous trouvé ce tableau ?

— La duchesse de Cariglano me l'a rendu.

— Vous le lui avez demandé ?

— Je ne savais pas qu'il fut chez elle.

La douceur, ou plutôt la mélodie enchanteresse de la voix de cet ange eût attendri des Cannibales, mais non un artiste en proie aux tortures de la vanité blessée.

— Cela est digne d'elle, s'écria l'artiste d'une voix tonnante. Je me vengerai ! dit-il en se promenant à grands pas. Elle en mourra de honte ; je la peindrai ! oui, je la représenterai sous les traits de Messaline sortant à la nuit du palais de Claude.

— Théodore ! dit une voix mourante.

— Je la tuerai.

— Mon ami !

— Elle aime ce petit colonel de cavalerie, parce qu'il monte bien à cheval...

— Théodore !

— Eh ! laissez-moi, dit le peintre à sa femme avec un son de voix qui ressemblait presque à un rugissement.

Il serait odieux de peindre toute cette scène à la fin de laquelle l'ivresse de la colère suggéra à l'artiste des paroles et des actes qu'une femme, moins jeune qu'Augustine, aurait attribués à la démence.

Sur les huit heures du matin, le lendemain, madame Guillaume surprit sa fille pâle, les yeux rouges, la coiffure en désordre, tenant à la main un mouchoir trempé de pleurs, contemplant sur le parquet les fragments épars d'une toilette déchirée et les morceaux d'un grand cadre doré mis en pièce. Augustine, que la douleur rendait presque insensible, montra ces débris par un geste empreint de désespoir.

— Et voilà peut-être une grande perte, s'écria la vieille régente du Chat-qui-pelete. Il était ressemblant, c'est vrai ; mais j'ai appris qu'il y a sur le boulevard un homme qui fait des portraits charmants pour cinquante écus.

— Ah, ma mère !

— Pauvre petite, tu as bien raison ! répondit madame Guillaume, qui méconnaît l'expression du regard que lui jeta sa fille. Va, mon enfant, l'on n'est jamais si tendrement aimé que par sa mère. Ma mignonne, je devine tout ; mais viens me confier tes chagrins, je te consolerai. Ne t'ai-je pas déjà dit que cet homme-là était un fou ! Ta femme de chambre m'a conté de belles choses... Mais c'est donc un véritable monstre !

Augustine mit un doigt sur ses lèvres pâlies, comme pour implorer de sa mère un moment de silence. Pendant cette terrible nuit, le malheur lui avait fait trouver cette patiente résignation qui, chez les mères et chez les femmes aimantes, surpassent, dans ses effets, l'énergie humaine et révèle peut-être dans le cœur des femmes l'existence de certaines cordes que Dieu a refusées à l'homme.

Une inscription gravée sur un cippe du cimetière Montmartre indiquait que madame de Sommervieux était morte à vingt-sept ans. Un poète, ami de cette timide créature, voyait, dans les simples lignes de son épitaphe, la dernière scène d'un drame. Chaque année, au jour solennel du 2 novembre, il ne passait jamais devant ce jeune marbre sans se demander s'il ne fallait pas des femmes plus fortes que ne l'était Augustine pour les puissantes étreintes du génie.

— Les humbles et modestes fleurs, écloses dans les vallées, meurent peut-être, se disait-il, quand elles sont transplantées trop près des cieux, aux régions où se ferment les orages, où le soleil est brûlant.

FIN

**Royal Biograph.** — « L'As de Carreau », le splendide cinéma-roman d'aventures qui passe au Royal Biograph, est de plus en plus stupéfiant d'audace. Miss Valcamp se livre à des prodiges d'acrobatie et de courage. La lutte qu'elle soutient, suspendue au-dessus d'un gouffre, contre ses ennemis, est terrifiante. Cette semaine, quatrième et cinquième épisodes « Au milieu des airs » et « Sous la griffe du lion ». Citons une comédie sentimentale « Le mariage de Mary » interprétée par la divette américaine miss Mary Miles. Comme complément, la direction s'est assuré l'exclusivité, pour Lausanne, de deux bandes remarquables « Le vol de Bider au-dessus des Alpes », une des dernières performances de notre regretté *as* national. C'est un record en matière cinématographique ; puis « Les fêtes de la Victoire à Bruxelles et à Londres », film officiel. Chacun voudra voir ce programme de tout premier ordre et cela sans augmentation du prix des places. Dimanche 10 courant, matinée permanente dès 2 1/2 heures de l'après-midi.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les avantages qu'offrent les **COFFRES - FORTS INCOMBUSTIBLES**. Ces meubles sont indispensables pour servir : livres, papiers précieux (de famille ou d'affaires), titres, bijoux, argenterie, valise de toutes sortes, etc. Le campagnard, exposé plus encore que le citadin au risque d'incendie, s'empresse de demander un prospectus à **François TAUXE**, fabricant de coffres-forts, **Malley, Lausanne**, qui le lui expédiera par retour du courrier. — (Voir annonce).



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS